

## Des difficultés pour un Latino-Américain de bien parler le français

O n a déjà beaucoup dit, beaucoup écrit et réécrit à propos de la francophonie (le mot, inventé par le géographe Onésime Reclus, date de 1880), notamment sur ses limites géopolitiques et ses connotations socio-économiques et commerciales liées à l'expansion coloniale française depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Rappelons brièvement que le français est parlé par 180 millions de personnes, c'est-à-dire bien moins que les 350 millions d'hispanophones, mais qu'il est parlé sur les cinq continents. Le français, comme l'anglais d'ailleurs, est une langue "mondiale".

Mais que dire d'un point de vue purement linguistique et culturel, surtout en ce qui concerne les Latino-Américains ? À part Haïti et la Guyane française, il n'y a pas de pays francophone en Amérique latine. Et pourtant, le français est étudié et pratiqué un peu partout sur notre continent, dans les universités, dans les lycées, dans les cercles diplomatiques et... dans les salons de la grande bourgeoisie. Il s'agit donc essentiellement d'une francophonie d'origine culturelle et non d'origine socio-économique.

Le rôle joué par l'Alliance Française et les lycées français disséminés dans tous les pays d'Amérique latine est bien connu, ainsi que le labeur pédagogique des congrégations religieuses comme celles des frères des Écoles chrétiennes, des frères Maristes ou des sœurs de Marie, etc. L'enseignement du français était encore obligatoire, il n'y a pas si longtemps, dans les établissements de nombreux pays latino-américains,

notamment au Chili. Malheureusement, l'anglais ou plutôt "l'américain" est en train de marginaliser la "langue de Molière" et cela en dépit des facilités d'apprentissage accordées par les instituts culturels franco-latino-américains existant dans toutes les capitales du continent. Mais il y a un vecteur de propagation de la langue française qui résiste encore à l'emprise des États-Unis : la culture et, à l'intérieur de celle-ci, la littérature et la philosophie. En effet, de Rabelais à Marguerite Duras, de Descartes à Jean-Paul Sartre, la liste est longue des écrivains et des penseurs dont l'œuvre assure la pérennité de la pensée et de la langue françaises, au-delà des limites géographiques et surtout, des limites commerciales de notre monde moderne. Or comment devient-on francophone ?

**Comment arrive-t-on à parler et à écrire une langue aussi complexe et subtile que le français alors qu'elle n'est pas notre langue maternelle ?**

Si nous laissons de côté les élèves des lycées français (qui suivent à peu près le même enseignement que celui dispensé dans les établissements scolaires de la France métropolitaine), nous observons que la grande majorité des Latino-Américains francophones sont ceux qui – pour une raison ou une autre – se sont exilés ou ont vécu en France. Et le paradoxe, c'est que l'expansion de la langue française dépend aujourd'hui, au moins en partie, des immigrés.

Comme beaucoup d'exilés "intellectuels", j'ai étudié le français chez moi, au Chili. Et cela dans des conditions plutôt avantageuses puisque pendant mon enfance, je fus éduqué par la congrégation française de La Salle, dans une région – l'Araucanie – où résidaient de nombreux colons français qui envoyaient leurs enfants à l'Institut La Salle de Temuco. Donc, après le castillan, le français a été pour moi une sorte de "première langue" que j'ai étudiée tout au long de ma scolarité, jusqu'au baccalauréat. Et même à l'université, à

la faculté de médecine, mon livre le plus précieux pour sa précision et sa concision était le *Vademecum clinique* de Fattorusso et Ritter, manuel utilisé par tous les étudiants, de préférence au très lourd et épais *Harrison*, le texte de référence états-unien.

Avant de m'exiler en France, je croyais donc connaître le français assez bien. D'où ma surprise (partagée sans doute avec de nombreux exilés, intellectuels ou non) lorsqu'en débarquant à Paris, je constatai que je ne comprenais pratiquement rien au parler des Parisiens. Effectivement, une chose est d'apprendre le français dans les livres, et une autre de "le vivre". Peu à peu, comme tout exilé poussé par le besoin, j'ai commencé péniblement à me familiariser avec une phonétique qui, jusqu'à aujourd'hui, plus de trente ans après, me reste toujours plus ou moins étrangère. Et je crois que je mourrai en disant toujours "ie pense donc ie souis", en dépit des coups de coude de mes amis et correcteurs les mieux intentionnés. Bref, je crois que jamais je ne parlerai correctement le français. C'est le drame – assez comique, il est vrai – de tout exilé qui n'arrive pas à se détacher des sonorités de sa langue maternelle, et cela pour des raisons bien plus motrices et émotionnelles qu'intellectuelles.

Quel Latino-Américain adulte, digne et responsable, se plie avec plaisir aux mimiques, proches de singeries (mouvements linguistiques, des lèvres, de la mâchoire) imposées par l'apprentissage de la phonétique française ? Et puis, quel Latino-Américain francophone n'a pas fait la drôle d'expérience de perdre son français face à un guichetier pressé, à un douanier hostile ou à un policier qui l'interpelle sans amabilité ? Ce n'est pas seulement la phonétique qui nous pose des problèmes pour devenir francophones. Il y a aussi la grammaire et la syntaxe, fait contradictoire étant donné la ressemblance entre nos deux langues d'origine latine.

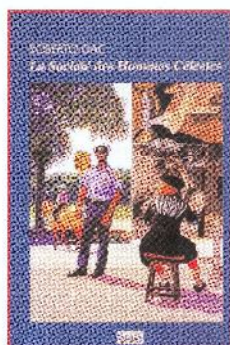




Notre tendance naturelle est de construire nos phrases à l'espagnole, défaut dans lequel nous tombons d'autant plus facilement que souvent nos hispanismes sont parfaitement compréhensibles pour nos interlocuteurs français, au point que parfois j'ai caressé le projet d'établir une liste des hispanismes les plus fréquents, car beaucoup d'entre eux mériteraient d'être incorporés à la langue française, tant ils sont justes et même beaux ! Bien sûr, on pourrait dire la même chose des gallicismes que nous transversons involontairement à l'espagnol lorsque nous revenons à celui-ci.

Quant à l'écriture du français, c'est une autre paire de manches, car c'est une chose de parler le français, une autre de le lire et une autre encore, de l'écrire. Ainsi, un Latino-Américain capable de lire *Le Monde* aussi rapidement que *El Mercurio* de Santiago, ou *La Nación* de Buenos Aires, peut très aisément rédiger une note, une lettre, un message corrects. Mais dès qu'il prétend écrire un texte d'un niveau supérieur – commercial, diplomatique, scientifique ou littéraire – il se heurte aux invraisemblables complexités de la langue française. Le nombre de règles qui régissent l'écriture du français est aussi ahurissant que le nombre des exceptions à ces règles. La "langue de Molière" est sur ce point comparable à une diva capricieuse ! Heureusement, un texte écrit peut être révisé, corrigé, refait mille fois avec l'aide de dictionnaires, de logiciels de correction électroniques... et d'amis suffisamment patients pour réviser nos copies. Oui, avec un peu de patience, on peut arriver à écrire correctement le français, si l'on trouve le temps et les appuis nécessaires. Alors, peut-on être latino-américain et francophone et, de surcroît, phonétiquement et grammaticalement correct ? Humblement, je reconnais que ce n'est pas très facile. Mais, quelle importance ? Mauricio Wacquez, écrivain franco-chilien (son père était bordelais et lui avait imposé, dès sa petite enfance, de dialoguer avec lui en français) disait que – s'agissant de la connaissance des langues – nous ne sommes tenus que d'en bien maîtriser une seule : notre langue maternelle. Pour les autres, on fait modestement ce que l'on peut !

ROBERTO GAC



Roberto Gac, écrivain chilien né à Santiago en 1941. Psychiatre, il abandonne la pratique de la médecine pour se consacrer exclusivement à la littérature. Outre plusieurs romans et nouvelles publiés en espagnol, il est l'auteur d'une pièce de théâtre, *Edipe Rouge*, et d'une pentalogie, dont deux volets – *Portrait d'un psychiatre incinéré* et *La Guérison* – ont été publiés aux éditions La Différence. Son dernier livre, *La Société des Hommes Célestes*, (Un Faust latino-américain) qui fait partie de ce même cycle, vient de paraître aux éditions Sens-Public.

Roberto Gac présentera son livre le lundi 6 mars à 18 h 30 à la Maison de l'Amérique latine à Paris et il sera présent au Salon du livre de Paris du 17 au 22 mars au stand de Sens-Public.

*La Société des Hommes Célestes* par Roberto Gac, aux éditions Sens Public, 525 p., 25 euros.

Sens-Public : 10, rue de la Charité, 69002 Lyon. Site : [www.sens-public.org](http://www.sens-public.org)

## L'écrivain équatorien Telmo Herrera

**I**l dit la messe tous les dimanches, mais il n'est pas prêtre. Il est cependant ancien séminariste et docteur en théologie, devenu (ou a toujours été) révolutionnaire, il fuit la police politique. Le prêtre fou du titre n'est pas plus fou qu'il n'est prêtre. Et pourtant... On est quelque part dans les Andes, dans un univers en équilibre instable mais durable entre la fiction la plus débridée et le réalisme parfois le plus sinistre. La première partie du récit se passe à Pinto, un village où ne vivent plus que des vieillards, la deuxième à Santa Rosa, un village déserté par tous les hommes. Les absents ont fui ces lieux inhospitaliers pour répondre à l'appel de l'argent et à celui d'un modernisme tellement inaccessible qu'ils n'en sont jamais revenus, et n'en reviendront probablement plus.

Dans ce cadre étrange, le "prêtre fou" vit des aventures étranges et hors du temps. L'auteur joue avec cette étrangeté pour poser des questions très modernes, même si elles aussi sont de toutes les époques : la filiation, la paternité, la complexité du désir sexuel, l'exploitation des uns par les autres, la duplicité naturelle de l'être humain. Le docteur en théologie, héros du roman, se trouve lui-même prisonnier d'un monde intermédiaire, entre la fuite (la police politique, pense-t-il, le traque) et son présent, fait de rencontres, surtout féminines, qu'il ne parvient pas à maîtriser. Dès le début de son parcours, il est en effet soumis à ce qui est peut-être son destin et qui lui impose un trajet qu'il ne peut changer. Le passé du personnage, que le lecteur découvrira peu à peu, donne peut-être une explication à ses contradictions, peut-être seulement, car le récit est surtout composé d'une bonne dose de poésie pure, de celle qui repousse tout excès de logique sous peine de s'autodétruire. On peut privilégier l'aspect militant, la critique sociale, politique et religieuse ou le pur plaisir de la beauté des mots et des images.

Telmo Herrera est né en Équateur en 1948. Depuis 1973, il réside à Paris et partage son temps entre ses trois passions, le théâtre, les beaux-arts et la littérature. Dans *Le prêtre fou*, il demande à son lecteur une certaine bonne volonté, de la disponibilité, mais en échange il lui offre beaucoup. Il réussit à créer un univers qui est bien à lui, dans lequel on est à la fois un peu chez soi et tout à fait dépaycé. Le mélange de poésie et d'horreur, de critique et de bienveillance que constitue le fond du récit est très riche.

CHRISTIAN ROINAT

*Le prêtre fou et les trente-sept vierges de Santa Rosa* par Telmo Herrera, traduit de l'espagnol (Équateur), par le propre auteur, aux éditions indigo. Telmo Herrera en espagnol : *Papá murió hoy*, ed. Destino, Barcelona (1985) et *La cueva*, Quito (1997).